

DROIT DE RÉPONSE À MOI-MÊME

Métaphysique du banc

Pour des raisons restées mystérieuses, le *DoucheFLUX Magazine* n° 5, prévu en mai 2013, n'est jamais sorti. La magnifique interview de Patrice Rousseau par Marguerite Eyben, intitulée « Métaphysique du banc », n'a donc jamais été publiée.

Patrice m'emmène à travers les rues pour finalement aller nous poser face à la Porte de Hal, dans le « parc pour les familles », là où les arbres sont peints à la chaux jusqu'à mi-hauteur. Le printemps a explosé, les bancs sont tous occupés, sauf un. Place à l'interview...

Marguerite: Et nous voilà sur le banc, Patrice. Peux-tu préciser ce que tu entends par « la liberté, c'est le banc » ?

Patrice: Quand tu es à la rue, c'est comme un nouveau riche, tu dois montrer que t'es plus que les autres parce que tu es tellement bas que t'essayes d'être encore plus que les autres. Maintenant, j'ai un hébergement, tout provisoire soit-il, et malgré ça, parfois, c'est difficile à comprendre pour les autres... Je venais souvent ici pour redevenir un peu moi-même, pouvoir ressentir, pouvoir rêver, pouvoir m'éloigner de la précarité et de la rue, pouvoir me sortir des endroits où j'étais.

M: Le banc permet d'être un peu plus haut !

P: Il y a d'autres gens ici également qui sont assis sur des bancs et tu ne connais pas leur histoire... tout le monde ici est quasiment pareil. Être sur le banc, c'est être à la même hauteur, c'est essayer de sortir de la rue, parce que la rue c'est très bas, le moral est très bas. Que ce soit le moindre effort que tu essayes de faire, tu n'arrives jamais à satisfaire et à concrétiser ce que tu désires.

M: Tout ce monde autour de nous, ça a un côté un peu monsieur tout-le-monde.

P: Exactement, « on se fond dans la masse », on est pareil aux autres. On ne sait pas faire la différence de qui est quoi, on vous regarde simplement parce que vous êtes là, parce que vous êtes quelqu'un.

M: Ça aiderait à être davantage quelqu'un ?

P: Oui, parce qu'on a peur d'aller vers les autres quand on est à la rue, on a peur de déranger, de mettre les gens mal à l'aise; tandis que là, c'est léger, il n'y a aucune pression, aucun carcan de cette société qui veut qu'on soit normal, normalisé, formaté.

M: Un peu comme un lieu de retraite ?

P: C'est un lieu de vie pour moi, oui, de vie personnelle. C'est un peu égoïste de dire ça.

M: Ce serait ça, la liberté: le côté léger où on n'est pas pris dans ce qu'on doit faire, ou doit être ?

P: Dans notre société, on doit toujours essayer de convenir à quelque chose ou à quelqu'un; il faut essayer de satisfaire ou l'autre ou soi-même, tandis que, ici, c'est vraiment neutre: il n'y a rien, pas d'attaches, pas d'affects. Tu ne dois correspondre à rien, juste savourer le plaisir d'être là.

M: Il faudrait mettre beaucoup plus de bancs !

P: C'est indispensable! C'est indispensable, comme ça les gens peuvent être eux-mêmes, ils peuvent discuter avec les autres. Parce que c'est un moyen de communication

également, c'est un moyen de rêver, c'est un moyen d'être.

M: C'est particulier, de pouvoir dire ça, « la liberté, c'est le banc ». Tu parles alors aussi de prendre le temps, c'est ça aussi ?

P: C'est une notion qu'il faut comprendre, on est tellement dans ce poids de la société qui veut que tu paraisses, que tu sois. Ce n'est même pas prendre le temps, ce n'est pas de l'oisiveté. C'est vraiment se couper du temps, se prendre le temps à soi.

M: C'est ça, être en dehors du temps dans lequel on nous demande d'être, c'est être dans une temporalité qui va à contresens.

P: Le banc te permet d'arrêter ce temps, et puis de reprendre le cours en étant rechargé positivement. Tu reprends un peu le cours de la vie, parce que même sur le banc tu peux regarder les gens vivre, bouger, et toi tu vois ce temps passer. Il y a tout qui se passe autour de nous, la société bouge, tout vit.

M: Tu le fais encore aujourd'hui, prendre ce temps du banc ?

P: Je le fais encore, ça me manque.

M: Mais quand même! Quand tu es à la rue, comment tu fais pour te couper de ce temps ?

P: Quand tu es dans la rue, tu as la pression également, tu dois te trouver à manger, un endroit pour dormir.

M: T'as pas le temps, quoi !

P: Ben justement, c'est pour ça que



ce banc est important, pour pouvoir empêcher tout ça, toute cette pression de devoir courir le matin pour avoir à manger.

M: Faut déjà ne pas être pris dans l'urgence pour vouloir le banc !

P: J'étais lucide, moi, de ma condition à la rue. C'est une petite désinvolture, peut-être, mais peut-être que pour moi, c'était tout relâcher. En plus, à cette époque-là, j'avais beaucoup de problèmes, donc c'était encore pire, et m'asseoir ici ça faisait du bien! Ça me permettait de ne plus penser, de me dire « je suis un autre homme ici! » Je pouvais m'allonger ici, ça me permettait de souffler un peu comme dans une bulle, et c'est important aussi. Quand tu es dans la rue, t'es pas dans une bulle, parce que tu es trop demandeur, parce que tu as besoin de tout, parce que tu n'as rien. Et donc tu ne sais plus te protéger, tu es trop visible, on voit trop ce que tu veux, on sait comment t'utiliser. Tu ne sais pas te protéger d'une bulle, c'est impossible à la rue, ou alors t'es vraiment dans un autre monde et tu deviens un schizo et c'est ce que beaucoup de gens voudraient et pensent que les gens de la rue sont, c'est qu'ils sont dans un autre monde.

M: Une réalité parallèle où tout est rose.

P: Beaucoup d'éléphants roses alors !

M: Retournons tous sur les bancs ! On fait une manifestation ? Ça pourrait être le thème d'une prochaine manifestation !

Près de 3 ans plus tard, Patrice Rousseau, qui est sorti de la rue mais pas encore de ses problèmes, jette un regard poignant sur ce passé et son présent.

La dernière fois que j'ai parlé à Laurent de DoucheFLUX en 2013 (avant mon « retour » dans l'asbl fin 2015), je lui ai dit: « Je vis ». Ce qui voulait dire: je peux changer les choses. Suite au fait que la plus jeune de mes filles m'a dit que je lui faisais peur, j'ai pris contact avec Transit. Quand ils ont accepté de m'héberger, je ne suis plus sorti des locaux afin d'éviter d'être confronté à l'envie de boire. Henry, un des éducateurs, m'a conseillé de faire une cure à Dave Saint-Martin et de faire une posture ensuite à Thuin. Quand j'ai eu la date de mon entrée à Dave, il a absolument voulu m'y conduire. Il avait peur que j'explose et que je me jette sur la première bouteille d'alcool.

À Dave, j'ai évité aussi de sortir afin d'éviter l'exposition à l'alcool. Ils ont aussi décidé de me conduire à l'Espérance à Thuin afin de m'éviter toute tentation. D'autant que cela ne s'était pas passé de manière géniale avec d'autres résidents.

Arrivé à Thuin, j'ai commencé à tout remettre en question. Jusqu'aux fautes de français dans les textes. Je ne me sentais pas à ma place. Je pouvais sortir après trois semaines, je ne le faisais pas, même quelques heures. Jusqu'au jour où je me suis inscrit en petite sortie. Malgré que j'aie changé d'avis, le chef éducateur m'a obligé à sortir. J'ai marché sans regarder qui ou quoi que ce soit. Je suis monté jusqu'au beffroi. Sur le chemin, il y avait une rangée de bancs. Je me suis assis sur l'un

d'eux, celui depuis lequel j'avais une large vue sur la vallée. J'y suis resté une heure environ. J'étais à nouveau quelqu'un, plus un patient, un alcoolique, un résident. J'étais moi. Dès ce jour, je suis « entré » dans un cheminement de reconstruction, de construction.

Malheureusement, j'ai perdu de mon insouciance au cours de ce processus de renaissance. Maintenant, même sur un banc, je ne trouve plus ma place. Mon regard a changé parce que je suis de ceux qui ne peuvent pas, qui ne peuvent plus, qui ne veulent plus. Dire au revoir à l'alcool, c'est aussi accepter d'abandonner une part de soi. Cette part qui apportait une poésie aux choses pour ne pas en souffrir. Maintenant, il faut accepter de souffrir, ne plus fuir les situations émotionnellement difficiles. Ne plus se fuir. C'est souvent me faire violence. Violence pour me taire, violence pour agir, violence pour être patient. Violence pour être sociable. Parce que la sobriété donne une conscience. Celle d'être. Mais pas celui que j'étais, pas celui que je croyais, pas celui que je voudrais être. Je suis le résultat d'un assemblage de traitements. Le Patrice de l'interview que Marguerite a faite à l'époque s'est dissipé dans les derniers effluves d'alcool. Il me manque. Il était « humain ». Maintenant, je suis perdu dans le sérieux que ma condition d'alcoolique abstinent m'oblige à avoir.

Patrice Rousseau